Ancône

21 août

(…) La destruction est là comme quelque chose de normal ; elle semble faire partie du monde de l'homme ; ce n'est pas une dégradation qui disparaît ; elle est durablement là, avec les mêmes droits que ce qui est entier, que ce qui n'a pas été détruit. C'est une destruction qui, déjà du fait qu'elle est bien distincte et qu'elle dure comme une chose, a une action destructrice ; elle pénètre partout et, par elle, ce qui s'effrite s'effrite encore plus, ce qui est fêlé se fend encore plus.

La destruction est aujourd'hui constituée en un monde, c'est le monde de la destruction, elle a ses lois propres que l'homme ne connaît pas encore bien parce que l'homme, même aujourd'hui, appartient encore toujours plus au monde de l'entier ; les démons connaissent ces lois et les hommes aussi selon la mesure du démoniaque en eux.

Dans la Première Guerre mondiale, la destruction n'existait pas encore comme l'absolu. Sans doute, on inventa et utilisa les gaz toxiques. Mais même cette invention n'apparaissait pas comme le but de tout le potentiel industriel, elle apparaissait seulement comme un produit secondaire. Et s'affrontaient encore, ici, l'homme et, là, les moyens de destruction ; l'homme était là distinctement comme l'objet de la destruction.

Dans la Deuxième Guerre mondiale, la destruction survint comme quelque chose d'absolu ; c'est alors que fut érigé le monde de la destruction. Les usines chimiques qui produisaient des moyens toxiques, toutes les usines n'apparurent plus alors que comme des éléments du mécanisme général d'anéantissement et l'emploi d'un moyen pour d'autres buts, par l'exemple l'emploi d'un moyen chimique pour la destruction d'insectes nuisibles, n'était qu'un produit secondaire de ce mécanisme d'anéantissement. Maintenant, c'était l'anéantissement qui était chose première et tout ce qui arrivait d'autre se produisait comme par suite d'une insuffisance dans le fonctionnement du mécanisme d'anéantissement. L'homme n'était plus face à face avec cet appareil d'anéantissement ; il était pour ainsi dire anéanti accessoirement avec le reste.

Dans ce monde de l'anéantissement, tout est comme dans le monde qui n'a pas été détruit : l'homme pense et la pensée est anéantissement, des maisons s'effondrent et leurs ruines sont des éléments du nouveau monde de l'anéantissement, la maladie est non pas une irruption dans ce qui est sain, mais la forme de l'existence dans le monde de l'anéantissement. Vingt millions de morts dans la dernière guerre mondiale, six millions de Juifs gazés, deux millions de Russes et de Polonais assassinés, vingt millions d'hommes enfermés dans les camps de Sibérie, ce ne sont plus là des actions isolées ; pas un homme, pas un peuple ne serait en état de commettre autant d'actions d'anéantissement ; cela se produit en dehors de toute action particulière ; le monde de la destruction est là, la destruction est là comme monde : on la respire comme l'air.

C'est l'être intérieur de l'homme qui fut d'abord détruit ; sans cela, son être extérieur n'aurait pas pu être détruit ainsi. Mais l'homme a du moins encore la force de manifester extérieurement son anéantissement intérieur ; l'anéantissement intérieur a encore pu trouver

forme dans le monde extérieur. Ainsi 1 homme peut encore voir au dehors à quoi les choses ressemblent dans son être intérieur ; il est devant des maisons en ruines, des rues éventrées et c'est là l'image de son propre être intérieur ; l'homme est face à face avec soi-même : il est condamné.

Mais nous ne sommes pas encore au bout. Le temps viendra où l'homme n'aura plus la force de représenter son anéantissement intérieur dans une image extérieure ; la destruction n'aura alors même plus sa forme particulière propre ; plus rien ne se disloquera, ne s'effondrera, ne sera enseveli ; la destruction aura la forme de ce qui est entier, intact, aimable ; personne ne pourra la distinguer de ce qui est intact. Mais cela, c'est la fin du monde de la raison et le commencement du monde ultime, du monde de la confusion et de la folie et, à ce moment-là, il ne peut pas ne pas se faire que le Seigneur lui-même apparaisse et sépare de nouveau nettement pour les hommes ce qui est intact et ce qui est destruction. Le commencement de ce monde de l'anéantissement et de ses illusions est aussi sa fin.

Déjà, le mal en l'homme n'est plus en état de prendre forme en son visage. Les visages de Hitler, de Göring, de Gœbbels n'ont l'air ni bon, ni méchant mais ordinaire ; ils n'attireraient pas l'attention si on les voyait derrière un guichet de banque ou de poste.

L'historien munichois de l'art, Voll, a dit une fois, avant la Première Guerre mondiale : « Regardez-moi ces visages de criminels que Schongauer a gravés. Il n'y a plus aujourd'hui d'hommes aussi bestiaux. » Oui, il n'y a plus aujourd'hui de ces visages bestiaux ; mais le mal n'a pas diminué, il se présente seulement moins dans le visage humain, il n'y a plus de force pour donner au mal une forme dans l'image. Dans les visages des gravures de Schongauer, par contre, le mal est figé en une image précise, il est solide, distinct et l'on pense pouvoir l'expulser avec un léger coup de levier.